

OLIVIER DESCAMPS

MÉCANISMES FATALS

FRISSONS^{MD}

DE POCHE

OLIVIER DESCAMPS

MÉCANISMES FATALS

 **FRISSONS**^{MD}
SANG POUR SANG QUÉBÉCOIS



Prologue

Les pas résonnent dans l'obscurité presque totale. Seule une petite veilleuse, branchée sur une prise aux fils dénudés, lance une lumière blafarde sur la pierre grise et le béton taché. Le grincement de la lourde porte de métal achève la descente dans les ténèbres. Pendant un instant, il n'y a que du silence.

Il laisse passer quelques secondes, comme toujours. Cet instant où il a l'impression qu'il va se réveiller, que lorsqu'il appuiera sur l'interrupteur, il ne sera pas dans la petite pièce où il s'enferme depuis trop longtemps. Il sera peut-être dans sa chambre, ou dans le couloir, sortant d'un rêve de somnambule.

Mais chaque jour, ses doigts frôlent la paroi froide jusqu'à trouver le bouton. La lumière fait apparaître son antre, et l'espoir de se réveiller disparaît.

Au départ, le sentiment était très fort, presque douloureux. Les premiers jours, il gardait même les yeux fermés, comme si se concentrer quelques secondes de plus allait lever l'illusion. Puis l'émotion s'était érodée, jusqu'à ce que le geste devienne davantage un rituel, un réflexe qui rappelle l'homme qu'il avait été. Il soupire brièvement, sans surprise, et avance.

La pièce est sale, l'odeur de poussière et de moisissure semblant avoir teint les murs de façon indélébile. Il a passé tellement de temps ici qu'il a associé le parfum à son travail. Il fait quelques pas jusqu'au siège et s'installe, ses mains se positionnant d'elles-mêmes au-dessus du clavier. En face de lui, les écrans s'allument, dévoilant son projet en formules complexes. Bientôt, elles seront remplacées par des images, et tout ce temps passé ici aura trouvé son sens.

Il s'est représenté encore et encore les événements à venir, fantasmant sur les retombées, les conséquences. Il s'est rendu malade, imaginant chaque détail, chaque mot, visualisant les moindres gestes, les plus petits sons. À chaque étape, la hâte de terminer lui avait fait négliger le sommeil et la

nourriture, au point de diluer l'émotion, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la ténacité, l'acharnement. Jusqu'à aujourd'hui, où tout est enfin prêt.

C'est avec des gestes mécaniques qu'il saisit les dernières instructions.



1

François ouvre les yeux, fixant un moment le plafond gris dans la pénombre. Il est assez habitué aux cauchemars pour savoir qu'il ne se rendormira pas immédiatement.

Évitant de regarder l'heure, il tourne quelque temps dans son lit, inconfortable, avant d'abandonner. Il se lève et quitte sa chambre.

La nuit, la maison silencieuse lui donne l'impression de compléter le rêve. Il ne se souvient pas des images, seulement des sentiments, de l'atmosphère étouffante qui l'avait oppressé au point de le sortir du sommeil.

Il marche jusqu'à la cuisine et se remplit un verre d'eau. Il le boit d'un trait, les yeux grands ouverts, scrutant l'obscurité par habitude. Enfant, il avait eu peur du noir, comme tout le monde. Il avait écouté ses amis se vanter, prétendre l'inverse, mais il avait toujours su qu'ils mentaient. Encore aujourd'hui, alors qu'ils terminent l'université, il reste chez eux des filaments de cette peur, des images enfouies

qui ne ressortent que lorsque les distractions du jour disparaissent.

Mais chez François, les silhouettes que l'on devine dans un placard mal fermé n'ont jamais été étouffées. Il a simplement appris à vivre avec elles, maudissant l'imagination qui fait du voyage de sa chambre au lavabo un moment où le moindre bruit le fait sursauter.

La grande maison n'aide pas. Seul en ce moment pour habiter les trois étages, le bâtiment est entouré d'un vaste terrain boisé qui l'isole du voisinage. De jour, ces grands arbres sinistres font l'effet d'un mur au jeune homme. Mais la nuit, leurs craquements et les branches griffues ont longtemps peuplé ses cauchemars.

Il soupire pour chasser ces pensées et allume les lumières. L'obscurité s'efface, ne persistant que de l'autre côté des fenêtres. Il hésite entre allumer la télévision ou lire un instant, sachant qu'il sera trop déconcentré pour apprécier l'un ou l'autre. C'est en marchant vers le salon qu'il entend le grincement.

Un bref moment, il se demande s'il n'a pas oublié la date de retour de ses parents. Mais ceux-ci sont absents pour plusieurs semaines et il les aurait entendus rentrer. Il écoute intensément, espérant que son imagination l'a encore trompé, retenant son souffle aussi longtemps que possible.

Plusieurs secondes s'écoulent avant qu'il ne se calme et esquisse un geste pour reprendre sa marche.

Le claquement qui résonne le fait se retourner d'un bond. Il a maintenant la confirmation qu'il redoutait. Le premier bruit était la planche un peu trop courbe sur le perron, et le pincement métallique, la petite porte grillagée installée à l'avant de leur entrée.

Il y a quelqu'un devant la maison.

François regarde enfin l'heure, mais c'est encore le milieu de la nuit. Il n'arrive pas à penser à autre chose qu'à un voleur, qui s'apprête à entrer chez lui. Qui n'hésitera pas à l'attaquer s'il découvre que la propriété n'est pas vide. Le jeune homme regagne sa chambre rapidement et prend son cellulaire, prêt à appeler les secours. Puis, le doigt au-dessus du bouton, il écoute, passant la tête dans le couloir.

Il lui faut un moment de silence pour se décider à avancer, le téléphone toujours en main. Lentement, il rejoint la porte et s'arrête à quelques pas. Il l'imagine s'ouvrir avant qu'il ne l'atteigne, dévoilant un être gigantesque qui bondirait sur lui sans qu'il ait le temps de crier. Il prend une inspiration et marche tout de même jusqu'à l'œil de bœuf au milieu du bois verni.

La petite ouverture dévoile l'obscurité emplie de silhouettes de troncs et la petite allée qui mène jusqu'au trottoir plus loin. Un instant, il a l'impression de voir une forme disparaître au bout, mais le mouvement a été trop furtif pour qu'il puisse en être certain.

Le jeune homme pourrait regagner son lit, écouter la nuit jusqu'à ce que le matin l'autorise à se lever, seulement il ne veut pas passer des heures à tenter de faire taire son imagination. Sans prendre le temps de réfléchir, il ouvre la porte, observant les ténèbres intensément. L'air froid finit par le faire frissonner, et lorsqu'il est certain que rien ne bouge, il recule d'un pas pour refermer. Une brise s'infiltré juste avant qu'il ne bloque l'extérieur, et la lettre au sol glisse jusqu'à lui.

François prend le temps d'enclencher le verrou avant de ramasser l'enveloppe. Il n'y a rien d'écrit dessus, confirmant que le bruit qu'il a entendu était celui du messager. Perplexe, il déchire le rabat, incapable de spéculer sur le contenu.

L'intérieur contient une feuille unique qu'il lit plusieurs fois avant d'être certain d'avoir bien compris. Il fait quelques pas vers le couloir, puis, à mi-chemin, il s'arrête et pousse un cri de joie.

Il rejoint sa chambre à la hâte, la tête emplie d'images, d'anticipation. Il attend depuis si longtemps qu'il a eu le temps de fantasmer à s'en rendre malade. Visualiser chaque détail, chaque mot, inventant les moindres gestes, les plus petits sons. Il s'est représenté en train d'annoncer la nouvelle, de préparer l'événement. Le papier dans sa main est tout ce qui lui avait manqué. Ce qu'il avait attendu. Le recevoir au milieu de la nuit est un petit plus, une promesse pour la suite.

Il s'assied et prend le cadre à côté de son lit. Il lui sourit, sans vraiment s'en rendre compte.

Peut-être que ce projet changera enfin les choses pour lui.

* * *

François lance son invitation le matin, après une nuit sans sommeil. Il n'a pas à attendre longtemps avant de recevoir les confirmations. Tous ont accepté, comme prévu. Il est prêt rapidement et tourne en rond le reste de la matinée, trop excité pour se concentrer sur autre chose. Enfin, il part en avance, quittant sa maison sous un ciel gris, courant presque sur la petite allée qui le mène à sa voiture. Il se retrouve au centre-ville une heure

en avance et décide de marcher pour se changer les idées.

Il n'a jamais vraiment aimé se promener. Les passants qu'il croise l'évitent à peine, pressés de quitter l'extérieur froid, de plus en plus humide. Autour de lui, les bâtiments en vitre et en béton lui semblent ternes, souvent sales. Il presse le pas, suivant les pointillés dessinés sur la carte de son téléphone, et s'enfonce dans un quartier moins fréquenté. Le gris du ciel se mêle aux couleurs délavées des immeubles industriels. Il finit par s'arrêter devant le numéro qu'il cherchait. En face de lui se trouve l'entrée où, dans moins d'une heure, ses amis se réuniront.

Tandis qu'il fait face à la porte, un mouvement sur le côté attire son attention. Il a l'impression de se crispier alors que quelque chose de bleu sombre disparaît au coin opposé. Un parapluie ou un manteau, il n'a pas pu reconnaître la forme. Le jeune homme observe, figé sans savoir pourquoi, le froid commençant à l'engourdir. Il s'apprête à bouger lorsque la forme réapparaît. Un passant sort du coin, hésitant une brève seconde sur le trottoir avant de continuer à marcher. À cette distance, François ne peut distinguer ses traits, mais il est certain que leurs regards se sont croisés.

Il se retourne et s'éloigne, se forçant à modérer son pas. Il tente de se persuader qu'il lui reste du temps avant son rendez-vous. La promenade le réchauffera et contrera l'humidité qui s'est glissée dans ses vêtements. Il se dit que l'hésitation de l'homme du coin est simplement due à la surprise de se voir observé. Un passant qui traverse la rue, comme beaucoup d'autres.

Mais l'imagination du jeune homme ne le lâche pas. La couleur de l'imperméable était la même que celle qu'il a vue disparaître, comme si l'individu s'était caché avant de revenir. Ça voudrait dire que ce dernier le suit.

François a l'impression d'entendre des pas derrière lui, étouffés par les bruits de la ville. La démarche s'intensifie, de plus en plus près. Le jeune homme n'ose pas accélérer, comme si le moindre changement allait précipiter les choses, provoquer une attaque. Crispé, il continue au même rythme alors qu'il pense pouvoir distinguer du coin de l'œil une forme reflétée dans les fenêtres sur le côté. Une silhouette toute proche, un bras qui se tend derrière lui, une main qui va l'attraper.

François se retourne d'un coup.

La rue est vide.

Il réalise que sa respiration s'est accélérée, et il se force à inspirer lentement. Une fois de plus, ses

pensées se sont emballées. Il a encore le sentiment de pouvoir sentir le souffle sur son cou, et doit attendre quelques secondes pour que l'impression s'atténue.

Le manque de sommeil lui joue des tours. Il sort son téléphone, vérifie l'heure, et revient lentement sur ses pas. Il va trouver un endroit pour attendre, en espérant que les minutes ne passent pas trop lentement.

Le jeune homme se retourne encore une fois malgré lui. Puis il continue, tentant d'ignorer la sensation du souffle dans son dos qui n'a pas totalement disparu.



2

Il pleut légèrement. François trouve ça parfait. Invisible dans la ruelle à deux coins du rendez-vous qu'il a donné à ses amis, le jeune homme remonte son col. Le ciel gris renforce l'impression glauque de la journée. Pour ce qui est prévu, il n'aurait pu espérer mieux.

Maé est la première à se présenter. Il la connaît depuis peu de temps et hésite à la rejoindre. Toujours à l'heure, la rigueur de la jeune femme l'intimide un peu. Finalement, il décide d'attendre et reste caché.

Geneviève et Annie arrivent ensuite. Comme toujours, celle en tête parle fort, à l'aide de grands gestes, la seconde l'écoutant patiemment. Elles rejoignent Maé et se saluent chaleureusement.

François s'apprête à les retrouver, mais s'arrête au milieu de son élan. Au bout de la rue, il voit Justine approcher.

Elle marche tranquillement derrière Cyril, grand et droit, naturellement fier, et Bruno, qui plaisante avec l'athlète.

La jeune femme sourit. Elle sourit toujours. Sa démarche élancée, ses petits gestes qui la définissent produisent chez l'observateur un picotement familial. Son inconfort augmente.

Il laisse le groupe d'amis discuter un instant avant de sortir de sa cachette. Il les rejoint en tentant d'avancer tranquillement, espérant avoir l'air détendu.

— Ah, enfin! Tu oses nous faire attendre sous la pluie?! s'exclame Geneviève avec malice.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait là? demande Bruno.

François salue rapidement et se tourne vers la porte métallique devant laquelle ils se sont regroupés.

— Vous allez voir.

La porte s'ouvre en grinçant bruyamment. Cyril lance un regard étonné, mais son ami se contente de sourire. Il s'écarte pour laisser entrer le groupe.

L'extérieur moderne jure avec ce qu'ils découvrent. À l'intérieur, la pièce unique est sale et sans fenêtre. Les murs semblent recouverts de fer rouillé, le sol en béton nu est craquelé, et le plafond en vieux bois ondule par endroits, noirci par la moisissure. Le lieu est vide, à l'exception d'une large boîte au centre.

— Charmant, commente Annie en se couvrant le nez. Tu t'es mis dans la rénovation?

François entre en dernier, légèrement troublé par le bras de Bruno autour des épaules de Justine. Il se reprend en faisant quelques pas dans la pièce.

— C'est à mon oncle. Si je ne me trompe pas, on devrait...

Il est interrompu par la porte qui claque derrière lui. Tous sursautent, Geneviève crie exagérément. La lumière semble changer alors que Cyril vérifie l'entrée.

— Elle est barrée.

Les autres n'ont pas le temps de répondre. Une voix trop grave, déformée, semble être projetée des murs.

— Nombreux sont entrés ici, mais peu en sont ressortis. Dans le coffre en face de vous se trouve votre salut. Avez-vous la tête assez froide pour vous en tirer ?

Tous se tournent vers François, qui hausse les épaules.

— Je n'en sais pas plus.

Cyril se dirige vers le coffre au milieu de la pièce. C'est une construction en bois, renforcé de larges clous. Il l'ouvre doucement, et sort deux grandes bouteilles en plastique, vides.

— Il y a une balance au fond, ajoute-t-il.

Les autres s'approchent et Annie pointe l'intérieur du couvercle. Elle lit à haute voix :

— *La clé de la survie est dans le poids. Un simple kilo, pas plus, pas moins.*

À ce moment, un sifflement se fait entendre. Au-dessus d'eux, une fumée verdâtre commence doucement à s'étendre, courant par volutes autour des déformations du plafond, épaississant progressivement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Geneviève.

— C'est un compte à rebours ! s'exclame Justine avec enthousiasme. Il faut trouver la solution avant qu'on n'y voie plus rien !

Bruno hausse les épaules.

— Bon, c'est un jeu alors ? Une sorte d'*escape room* ?

— Comment on fait un kilo ? interroge Geneviève. On appuie à peu près ?

Elle se penche avant que les autres puissent réagir et presse la balance. En réponse, le sifflement s'intensifie et la fumée grossit d'un coup, descendant pratiquement jusqu'au milieu de la pièce. Annie tire son amie en arrière.

— Stop ! Il faut être précis !

— Qu'est-ce qu'on a qui pèse un kilo ?

Cyril lève les bouteilles une fois de plus.

— Il y avait ça, mais ça ne pèse pas autant.

Le groupe se disperse à la recherche d'une solution. François les regarde évoluer, satisfait de leur réaction. Son regard croise celui de Justine qui lui sourit. Gêné, il hoche la tête et cherche à son tour.

— Ça descend rapidement, constate Cyril calmement, le regard vers le plafond.

Geneviève grimace.

— J'espère que ça ne descendra pas jusqu'à nous. Je suis un peu asthmatique.

Annie tente d'ouvrir la porte une fois de plus, la respiration rapide.

— Ça va ? lui demande François.

— Je n'aime pas être enfermée.

— C'est quelque chose que tu aurais pu nous demander avant de nous donner rendez-vous, suggère Bruno.

François cherche à répondre, mais une voix les arrête.

— Ici, annonce Maé.

Les autres se tournent vers elle. La jeune femme est en train de pointer un robinet qui dépasse du mur.

— Il faut remplir les bouteilles, explique-t-elle. Un litre d'eau pèse un kilo. Quelles grandeurs ont les récipients ?

Cyril les retourne.

— Trois litres et cinq litres.

Bruno s'avance vers le coffre.

— Il doit rester une bouteille au fond.

Il fouille sans succès. Maé secoue la tête.

— Non, on a tout ce qu'il faut. Il suffit de mettre la bonne quantité d'eau dans une des bouteilles.

Geneviève, encore vexée, croise les bras.

— Je croyais qu'on devait être précis.

— On peut l'être, affirme Maé. C'est de l'arithmétique de base.

— Quoi ?

La jeune femme pointe les récipients.

— Toute la difficulté vient du fait que ce sont des bouteilles. Si on y pense comme à des chiffres, c'est très simple en fait. On doit faire « un » avec « trois » et « cinq ».

Justine va chercher les récipients avec enthousiasme.

— Oui, je l'ai vu dans un film ! On remplit celle de trois, qu'on vide dans celle de cinq.

Geneviève fait une moue exagérée.

— Ça nous avance à quoi ?

— Dans la bouteille de cinq litres, on a maintenant trois litres d'eau, et un espace vide pour deux litres, continue Maé. Maintenant, si on remplit de nouveau la bouteille de trois litres, et qu'on la verse jusqu'à remplir complètement celle de cinq, il reste dans la plus petite... ?

— Un litre, on a compris, soupire Annie.

— Je pense qu'il est temps de tester, déclare tranquillement Cyril.

Plus grand que les autres, la tête du jeune homme commence à toucher aux émanations verdâtres. Justine, la bouteille à la main, marche rapidement vers le coffre et pose le récipient sur la balance.

Un cliquetis se fait entendre, comme une machine qui remonte, puis le silence s'installe. Geneviève est la première à s'impatienter.

— Et maintenant ?

À cet instant, un craquement intense les surprend et quelque chose perce la fumée, tombant du plafond, manquant de percuter Cyril. Juste en face de lui, un squelette oscille lentement, la tête vers le bas, suspendu par une chaîne. Dans sa main tendue, une série de petits papiers sont maintenus entre son pouce et son index. Annie est la première à parler.

— Charmant. On peut y aller maintenant ou il y a une suite ?

— C'est un nouvel indice ? demande Maé en s'approchant de Justine.

Cette dernière a pris les papiers et les lit silencieusement. Puis elle se tourne vers François, le visage illuminé.

— C'est vrai ? C'est pas une blague ?

* * *

Après la pièce sombre et enfumée, le café semble particulièrement coloré. Les sept se sont attablés, formant un demi-cercle informel autour de François.

— Ça fait des années que j’insiste auprès de mon oncle. Depuis que j’ai appris qu’il avait déposé les plans pour son parc, avant même que ce soit officiel.

Bruno lève le bras pour l’interrompre.

— Pour Maé et moi qui ne te connaissons pas depuis la petite école... de quoi tu parles ?

— Mon oncle a acheté des terres dans le nord du Québec pour créer le plus gros parc à thème d’horreur dans le monde. Il y en a quelques-uns dans d’autres pays, mais ce sont principalement des événements, ou des sortes de fêtes foraines, tout est temporaire. Là, ça va être quelque chose de permanent.

— Les familles vont adorer, ricane Annie.

— C’est strictement pour adultes. J’ai vu quelques esquisses, des images de travail. Ce ne sont que des détails par rapport à tout ce qui est prévu, mais juste avec ça, il y aurait de quoi donner des cauchemars à un enfant pour plusieurs années.

Cyril intervint, intéressé.

— Alors quoi, c'est enfin ouvert ?

— Non, mais il est terminé, ou pratiquement. Je pense qu'ils en sont à la phase de test. Le marketing va bientôt embarquer. Je l'ai harcelé pour avoir les premières entrées possibles, mais je croyais qu'il ne voulait pas. Et de fait, il avait autre chose en tête.

Justine dépose les papiers sur la table. Ce sont sept billets, à la calligraphie ancienne, les contours noircis. Son sourire encourage François, qui continue avec excitation.

— On est invités à aller tester le parc.

— Ça veut dire quoi ? intervient Geneviève.

— Il n'y aura personne d'autre. Comme les groupes à qui on projette un film en primeur.

Bruno se penche, après un regard vers Justine.

— Mais c'était quoi, ce qu'on vient de faire ?

— De ce que j'ai compris, ça a été créé pour motiver des investisseurs. Une façon de les impressionner en leur donnant un avant-goût.

— Alors c'est ça, ton parc ? Une série de jeux avec des squelettes en plastique ?

François sent son inconfort revenir, mais Justine intervient.

— Mais non, c'est un parc à thème. Tu sais, grande roue, manèges, musée de cire ?

— Sur le thème de l'horreur, conclut François.

— Oui, dit Cyril.

Les regards se tournent vers l'athlète, qui, les bras croisés sur sa large poitrine, a l'air décidé.

— J'y vais.

— Nous aussi ! s'exclame Geneviève en prenant la main d'Annie.

Justine lance un regard à Maé, qui acquiesce avec un sourire. Bruno hoche la tête.

— Si c'est pas un truc pour enfants, ça me va. Mais je vous préviens, je n'ai peur de rien !

Des rires et des plaisanteries accompagnent sa déclaration. François regarde ses amis s'exciter, prévoir. Il aurait aimé remercier son oncle, mais ce dernier est en voyage et lui avait envoyé un simple message, demandant combien de billets il voulait. Le neveu avait hésité à ne dire que deux.

Mais il ne pouvait pas inviter Justine seule. Il avait donc décidé de passer par leurs amis d'enfance, ajoutant ceux qui s'étaient greffés au cours des années.

Son regard erre vers l'extérieur. Dehors, la rue lui paraît plus grise que jamais, une bruine froide s'étant ajoutée au voile terne qui s'est étendu sur la ville depuis quelques jours. Le cou rentré dans leur col, les passants sont maintenant en train de courir, fuyant la pluie qui s'annonce.

C'est comme ça que François le remarque. Le seul immobile sur le trottoir en face. La capuche

de son imperméable bleu sombre cache ses traits, mais on peut voir qu'il ne sourit pas.

L'être statufié est tourné dans leurs directions, son téléphone à la main, donnant l'impression de les filmer. Puis brusquement, il se retourne et part.

Dans le bar, le jeune homme réalise que son souffle vient de reprendre.

— Eh, ça va ?

Il se retourne vers Justine, qui l'observe, un peu inquiète. Bruno a étendu son bras autour d'elle.

— Oui, répond François en cachant son malaise. On va bien s'amuser.



3

L'aérodrome privé ressemble davantage à une piste unique avec quelques hangars sur les côtés. Cyril s'engage en voiture en bordure de la piste.

Bruno est assis à côté de lui, Justine en arrière. Les deux sont excités par la fin de semaine qui arrive. Contrairement à ce que l'athlète s'était imaginé, François n'a rien dit sur une décharge à signer, un secret à protéger. Ils sont invités, tous frais payés, sans aucune demande particulière.

Comme s'il avait suivi le même cheminement, Bruno rompt le silence qui s'est installé avant leur arrivée à l'aérodrome.

— Il est généreux, l'oncle de François.

— Sa famille a beaucoup d'argent, répond Justine. C'est chez lui qu'on organisait nos fêtes.

Bruno se retourne vers elle.

— C'est pour ça que vous le fréquentez ?

— Mais non ! On se connaît depuis toujours...

Le jeune homme hausse les épaules.